

Anger

Sylvie Duval

Anger

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08550-0

Chapitre I

Emma attendait à l'écart sous la pluie, sans possibilité de s'abriter, regrettant presque de ne pas avoir emporté de parapluie. De toute façon, elle n'en possédait aucun. Ses cheveux seraient mouillés dans le casque et, compte-tenu de l'épaisseur de sa chevelure, ils n'étaient pas prêts de sécher. Quelle drôle d'idée d'avoir une tignasse pareille aussi. Elle espéra que le petit détour par l'église assècherait toute rébellion de leur part.

Elle écarta une mèche collée sur sa joue et jeta un coup d'œil à son scooter. Elle l'avait choisi mauve dans le style chopper, les bras bien écartés sur le guidon. Elle adorait sentir le vent contre son corps. Ce sentiment d'évasion qui la propulsait hors de son quotidien, l'envie de partir loin, d'oublier, une oreillette rivée à l'oreille, la musique emplissant son cerveau, la contraignant à ne plus penser, juste à vivre. Elle aurait dû prendre sa voiture de société. C'était n'importe quoi de vouloir se déplacer en deux-roues sous la pluie. Elle se rappela qu'il y avait du soleil lorsqu'elle était partie de chez elle le matin, qu'elle avait eu une envie soudaine de liberté, se dédouanant d'une circulation de plus en plus énergivore.

Le vendeur s'était marré lorsqu'elle lui avait précisé « un modèle fille, girly ». Cela avait jaser autour de la machine à café au travail. Chacun y allait de son petit commentaire dans son dos. Emma s'en fichait. Elle ne leur devait rien.

Elle tourna la tête en direction de ses collègues qui s'étaient rassemblés sous l'avancée de l'église, bien à l'abri. Elle ne se sentait pas la force de les rejoindre. Depuis quelques temps, jouer la comédie de l'entente cordiale l'épuisait. Elle observa Axel en

pleine discussion avec Elvin. Le nouveau venu et le chef. Une belle paire tous les deux. Copains dès le premier regard, écumant les bars à la sortie du bureau. Derrière eux se tenait bien droit, dans son costume acheté à prix d'or, Arthur Bénéguan. Emma se demandait d'où il pouvait bien tenir tout ce fric pour être aussi bien sapé. Et c'était sans compter les voyages à l'étranger. « *Soit il est grassement payé soit sa femme a un bon poste* ».

Plus cela allait, plus elle se détachait de tout. Des conversations, du boulot, de sa hiérarchie et même son couple commençait à flancher.

Elle soupira adressant un regard agacé aux nuages. « *Mais quel temps de merde !* » se dit-elle. « *Pourquoi faut-il qu'il pleuve aux enterrements ? Pour masquer ses pleurs ?* ». Sauf qu'Emma n'était pas triste. Il s'agissait seulement d'un collègue avec lequel elle avait bossé un temps. Il était mort étouffé dans son canapé convertible en voulant rechercher ses lunettes qui avaient glissé en-dessous. Emma n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'elle l'avait appris avant de se ressaisir devant l'air consterné de ses collègues. Elle avait aussitôt pris une expression désolée et compatissante. Personne n'avait osé mentionner le caractère burlesque de l'histoire et Emma s'était tue. « *Quand même !* » se dit-elle, « *Quelle mort !* ». Elle ne cessait d'imaginer la scène. Lui se penchant, le clic-clac se retournant et lui en sandwich dans la couette. Le pire était qu'il avait fallu une semaine avant que l'alarme ne soit donnée. Il avait pris quinze jours de vacances. Les voisins avaient alerté les pompiers en raison d'une odeur suspecte de putréfaction. Parce que nous ne sommes que cela pour finir. De la masse inerte qui se dilue au gré des heures et des jours.

Emma regarda une nouvelle fois ses collègues en se reprochant de s'isoler, de ne pas être capable de faire communion avec eux. Tous tiraient un visage grave, les traits affaissés alors que beaucoup ne le connaissaient que de vue. « *Quelle hypocrisie !* ». Mais, là, sur le parvis de l'église, il convenait de montrer un chagrin qui serait

oublié une fois remonté en voiture. Emma résistait, n'adhérait plus au groupe. Elle regretta l'absence de Salomé qui était en congés.

Elle fut sauvée par l'arrivée du cercueil qui passa devant elle, remontant l'allée en pente. Elle eut un instant d'empathie pour les porteurs. Le mort devait bien peser cent dix kilos. « *Pourvu qu'il se soit vidé au maximum dans son canapé* ». Ils entrèrent dans l'église. Elle attendit avant de suivre la famille, laissant derrière elle ses collègues. Elle s'installa vers le fond, seule, laissant un espace vide autour d'elle. C'était une manœuvre intentionnelle. Elle était arrivée après eux à l'église. Tout ça parce qu'ils avaient voulu aller déjeuner au resto en l'abandonnant sur place, coincée entre son bureau et le mur. Alors, elle leur tendait une perche. Viendraient-ils vers elle ? S'installeraient-ils ailleurs ? Elle ne tarda pas à avoir sa réponse. Ils passèrent devant elle sans un geste ni même un regard. Emma sourit. Elle n'en avait pas moins attendu d'eux. Des lâches misérables. Elle eut un pincement au cœur. « *Ne te laisse pas dominer par tes émotions* » se sermonna-t-elle. « *Ils n'en valent pas la peine* ».

Au fond d'elle, elle se savait injuste. Elle s'était mise à l'écart, ne supportant plus la monotonie. « *Fais au moins l'effort d'être polie, souriante* ».

Elle leva les yeux en direction de la voûte encadrant l'autel. C'était une petite église de quartier. Paisible. Parfaite pour les derniers sacrements et accéder au repos. C'était de cela dont rêvait Emma. De silence. De vide.

Elle regretta d'être venue. Tout ça parce qu'il y avait la pression sociale, celle de l'entreprise qui vous ôtait tout libre-arbitre. Et puis, elle ne supportait pas les messes. Ces aller-retours debout-assis, assis-debout. C'était à en perdre l'usage des jambes cette gymnastique.

La voix du prêtre s'éleva.

– Nous voici réunis pour célébrer la mémoire de Jean-Félix qui nous a quitté à l'aube de ses trente-quatre ans. Sa famille, ses amis et collègues ont tenu à lui rendre un dernier hommage.

Non seulement il était mort bêtement mais en plus il avait toute la vie devant lui. Enfin, quelle vie ? Il était seul, ne parvenait pas à établir une relation durable avec une fille. D'ailleurs Emma ne l'avait jamais entendu parler de ses conquêtes. A croire qu'il n'en avait pas. En même temps, elle ne voyait pas qui aurait eu envie de s'accoupler avec lui. Il donnait l'impression d'éviter les salles de bains. Et ce n'était pas avec sa conversation qu'il allait séduire. Un vrai amateur de pêche, chasse et tradition. Tout pour plaire. Non, en fait, pas un type sympa. Elle réalisa soudain qu'elle était seule, debout. Elle avait raté le premier round. « *Ça commence bien !* ». Elle s'écrasa sur sa chaise en bois. Sa voisine de droite lui lança un regard sévère qui lui rappela ses années de collège. Ah, toutes ses messes obligatoires qui requéraient la présence de gentils et obéissants élèves. Que de mensonges lâchés dans le confessionnal histoire d'avoir quelque chose à raconter. « *Et dire que j'ai toléré tout ça* ».

Le curé discourait devant l'autel. Emma n'écoutait pas, perdue en elle. Elle scrutait ses souvenirs dans l'espoir de voir surgir des moments de complicité avec le mort. Mais non, rien. Ce n'était pas possible. Il devait bien y en avoir. Ils avaient bossé ensemble six mois. Mais rien. Ah si ! Elle se rappelait des remarques racistes au sujet des migrants qui méritaient d'être rejetés en mer, de l'apologie de la cueillette des champignons à l'automne au lever du soleil. « *Non mais qui va creuser la terre à l'aube pour bouffer une poêlée de cèpes au déjeuner ?!* ». Non, vraiment pas sympa le garçon. Puis, finir comme ça, c'était complètement ridicule. On l'avait retrouvé sur le ventre. Il avait dû mourir étouffé par sa masse ventrale qui lui était remontée dans l'œsophage, provoquant l'étouffement. En fait, il avait eu une mort à sa hauteur. Un bruit de chaise la ramena à la réalité. Il fallait se lever. « *J'aurais dû venir avec une canne. J'aurais eu une excuse pour rester assise* ». Tout ça parce qu'on citait une parole religieuse. Depuis quand le respect imposait-il que l'on se retrouve en position verticale ? C'était à ne rien y comprendre aux rapports humains. Tout ça pour que notre âme s'enrichisse des palabres sacrées. C'était ce que lui avait

expliqué la bonne sœur qui venait toutes les semaines pour la leçon de catéchisme. « Dieu est amour » avait-elle ajouté. Alors Emma lui avait demandé « Mais pourquoi y a-t-il autant de guerres dans ce cas-là ? » Agacée, Marie-Ursule avait haussé les épaules avant de se répartir d'un « Dieu ne peut pas être partout ! » qui avait crucifié Emma sur le bûcher de l'incrédulité. A partir de cet instant, s'il lui était resté la moindre parcelle de croyance, celle-ci était partie en fumée. Marie-Ursule et ses cheveux gras qu'elle tentait de masquer sous son voile. Sa tunique de bonne-sœur noire corbeau. Son air condescendant lorsqu'elle s'adressait à ses agneaux de Dieu qui ne pensaient qu'à une chose, s'enfuir à la première occasion.

Et hop ! De nouveau la valse du assis-debout. « *Que c'est pénible tout de même* ». Emma s'aperçut qu'elle ne suivait rien. Elle n'écoutait pas. Se perdait dans les méandres de son cerveau. « *Mais pourquoi suis-je venue à la fin ? Pour échapper à une après-midi de travail ?* ».

Depuis quelques semaines, elle allait à reculons à son boulot. Elle en avait fait le tour. De tout. De ses collègues insipides, du quotidien qu'il fallait supporter, du stress, de la fatigue qui détruisait le corps, simple outil, des moments intimes avec son mari qui s'éparpillaient dans l'oubli, des enfants qu'il fallait porter coute que coute.

Emma rêvait d'évasion. D'île déserte. Elle n'en pouvait plus de cette course destructrice. Si au moins, elle gagnait de l'argent. Mais même pas. Il fallait s'arracher les ongles pour la moindre petite augmentation. Quand on recevait au mieux vingt centimes d'euros supplémentaires sur l'heure, il fallait remercier encore et encore en ayant le sentiment d'avoir été sodomisé proprement. Il avait tout compris Jean-Félix avec son canapé. Il avait bien eu raison de se faire saucissonner par lui. C'était lui le grand vainqueur finalement. Plus de factures à payer, plus de soucis à gérer. Le calme plat. Elle l'envia et un désir brutal de balancer le corps de son collègue en dehors du cercueil pour s'allonger à sa place la saisit. « *Tu dérailles ma pauvre* ». Et pourtant...

Le bruit des chaises que l'on bouscule la tira de ses pensées. « *Allez, encore une envolée ! J'en peux plus* ». Emma aurait aimé un saut dans le temps. Etre chez elle, assise dans son canapé qui n'était pas convertible – elle sourit à cette idée – un verre à la main et surtout, surtout, le silence total. Celui qui n'existait plus depuis la naissance des jumeaux. Ils n'avaient que trois ans et Emma songea aux années à venir pour lesquelles il faudrait tenir bon sans se laisser submerger. Si au moins Pierre daignait faire des efforts pour être davantage présent. Mais non. Il se consacrait à son travail « *parce que, tu comprends, c'est moi qui fais tourner la famille* » lui avait-il balancé pas plus tard que la veille alors qu'elle était à bout de nerfs. C'était quoi ces paroles digne d'un mauvais dialogue ? A croire qu'elle passait ses journées à se tourner les pouces. « *Je devrais démissionner et me laisser entretenir* » se dit-elle. « *Je suis trop conne* » murmura-t-elle. Sa voisine tourna la tête vers elle et Emma s'aperçut qu'elle avait parlé tout haut. Elle lui adressa un sourire. L'autre ne lui répondit pas.

« *Que c'est long ! Je devrais amorcer une descente au ralenti vers la chaise* ». Elle tenta un mouvement mais se sentie épiée. « *Allez, je m'en fous. Je m'assieds* ». Au même moment, le prêtre ordonna un repli qui la sauva. « *C'est pas trop tôt !* ».

Elle jeta un coup d'œil discret à sa montre et se rappela que la baby-sitter ne serait pas là pour s'occuper des jumeaux « *Il ne faut pas que j'oublie d'aller les chercher à la crèche* ». Pierre aurait pu faire l'effort pour une fois. Mais non « *parce que, tu comprends, toi tu ne vas qu'à un enterrement. Moi j'ai réunion.* ». « *Eh bien moi aussi j'ai réunion. Avec un mort, certes, mais quand même !* » avait-elle répondu, agacée. Emma soupira et imagina une plage bordée de sable blanc, une mer transparente, un petit vent frais. Au lieu de cela, elle s'enlisait dans le froid pluvieux de l'hiver à la recherche de la plus petite lampée d'espoir qui la ramènerait à la vie.

Sa voisine se leva et s'avança dans l'allée. Emma la suivit du regard. « *Elle va où ? Et puis d'ailleurs, ils vont où tous ?* » Elle réalisa soudain que c'était l'instant de la communion. Elle se

demanda si tous s'étaient confessés avant de recevoir l'hostie. Elle aperçut quelques-uns de ses collègues se dirigeant vers l'autel. Elle faillit rire de leur hypocrisie. Pour critiquer, médire, on pouvait les placer en première ligne. Par contre, lorsqu'il s'agissait de faire preuve de tolérance ou d'empathie, ils étaient aux abonnés absents. Emma ne bougea pas. Elle n'avait rien à communier. Rien à confesser. Rien à se faire pardonner. Non pas par supériorité. Ça non. Simplement plus honnête. Elle resta les mains ballants le long du corps. Déjà sa voisine revenait en la fixant. « *Mais c'est qu'elle commence à me gonfler cette bigote. Je devrais prendre mes jambes à mon cou* ». Au lieu de cela, elle n'esquissa aucun mouvement. Après tout, il n'y était pour rien Jean-Félix. Il avait peut-être été un chic type dans l'intimité, serviable dans la mesure de ses possibilités. Pas le garçon conflictuel. On ne pouvait pas en dire de la grande perche de Nathalie. On était loin de la chanson de Bécaud. Emma l'aurait bien exportée en Sibérie la Nathalie.

Elle ferma les yeux pour se ressaisir et pensa soudainement à son scooter. « *Il va falloir que j'essuie le siège. Il va être trempé. Et puis, il faut que je m'arrête à la maison pour prendre les clés de la voiture avant d'aller à la crèche* ». Elle souffla. Au même instant, elle vit une corbeille en osier remplie d'argent qui lui tendait les mains. Sa première pensée fut de se servir et d'empocher pièces et billets. Une tentation honnête au regard des taxes que ses ancêtres au Moyen-Age avaient versées pour la magnificence de l'église catholique. Elle s'empara de la corbeille qui atterrit aussitôt entre les mains de son voisin de gauche sous le regard réprobateur de sa voisine de droite. Elle lui adressa un grand sourire et repensa à Jésus chassant les marchands du Temple en revendiquant le fait que ce dernier était un lieu de prière et non un repaire de brigands. Plutôt crever que de donner ne serait-ce qu'un centime !

Elle détourna le regard, l'air de rien en se rappelant la fameuse réplique de Louis de Funès dans *La grande Vadrouille* lorsqu'ils sont poursuivis par un avion allemand dans une grande plaine : « Ne regardez pas, ne regardez pas, il nous espionne, n'ayons l'air de rien ». C'était du grand art cette répartie. N'avoir

jamais l'air de rien, c'était peut-être cela la solution. Etre détaché. De tout. De la vie. Des autres. Ne vivre que pour soi.

Elle soupira discrètement en examinant les vitraux suspendus face à elle desquels s'infiltrait une lumière blafarde. Que diable pouvaient-ils bien raconter ? Les formes s'enchevêtraient les unes dans les autres et suscitaient l'incompréhension totale. « *Encore l'œuvre d'un illuminé !* ». D'ailleurs, ils ne s'étaient pas cassés la tête côté décoration. Rien n'était harmonieux.

Il y eut soudain un brouhaha général autour d'elle et elle comprit que l'heure de la libération avait sonné. Elle suivit le mouvement et sortit de l'église. Les marches, rendues glissantes par la pluie, se transformèrent en patinoire. L'un des porteurs dérapa. Le cercueil vacilla. Elle entendit des cris derrière elle. Plusieurs personnes se précipitèrent pour le retenir. Emma contint difficilement un fou rire. Elle imagina le corps de ce pauvre Jean-Félix roulant en bas des marches, amas de bois et de chair indistincts. Le porteur, à qui sa cheville semblait envoyer des messages de douleurs au cerveau, se reprit en s'excusant. Il repartit en boitant.

Elle avisa une dernière fois ses collègues qui s'étaient réunis à l'écart et se dit que le show était fini. Elle croisa le regard désapprobateur d'Elvin. « *Va te faire foutre !* ». Elle s'avança dans l'allée en direction de son scooter. La selle était mouillée. « *Quel temps de merde tout de même* ». Elle l'essuya avant de s'asseoir et mis le moteur en marche. Le bruit résonna contre les parois de l'église. Elle n'y prêta aucune attention, attacha son casque, mis ses gants et démarra pour s'enfuir loin de toute cette comédie.

Emma était allée récupérer les jumeaux. En sortant de la crèche, l'un partit à gauche tandis que l'autre s'échappait vers la droite. Elle laissa tomber les sacs qu'elle portait à bout de bras et courut vers celui qui se dirigeait vers la route.

– ELIJAH !

Elle le rattrapa par le col de son manteau au moment où il s'apprêtait à traverser. Une fois sa prise assurée, elle chercha du regard David. Elle l'aperçut accroupi, en prosternation, devant le petit carré de pelouse, artifice de verdure le long de la façade de la crèche. Elle agrippa sa main à celle d'Elijah qui déjà se débattait.

– Ah non Elijah ! Cela suffit !

Elle l'entraîna avec elle sous les pleurs.

– David, qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle en s'approchant de lui. Aussitôt, Elijah lui lâcha la main pour s'agenouiller aux côtés de son frère. Emma dut se pencher pour voir. David se redressa d'un coup en agitant un ver de terre sous le nez de sa mère. Elle poussa un cri de surprise et recula.

– Lâche-ça tout de suite !

Elijah s'était jeté sur son frère, lui arrachant des mains le lombric. David tendit le bras brusquement et tenta de récupérer son bien.

– Vous allez me remettre cette chose où elle était !

Mais ni l'un ni l'autre ne l'écoutait. David tira sur le ver de terre qui se distendit sous l'impulsion. Elijah le repoussa brusquement. Il tomba au sol. Emma prit son fils par les épaules, l'obligeant à lui faire face.

– Maintenant, tu m'écoutes ! La voix ferme de sa mère l'arrêta. Elle détacha les syllabes les unes après les autres. Tu le poses tout de suite.

Elijah hésita.

– Je te préviens. Si tu ne m'obéis pas, cela va mal se passer entre nous. Pose-le !

Son fils se balançait d'un pied sur l'autre. David s'était redressé.

– C'est à moi ! cria-t-il en se rapprochant de son frère.

Emma le stoppa aussitôt.

– Reste où tu es lui dit-elle sans quitter des yeux Elijah. Je ne le répèterai pas.